



XXXVII^e congrès de la SFLGC
Société Française de Littérature Générale et Comparée

Traduction et partages : que pensons-nous devoir transmettre ?

Bordeaux, 27-29 octobre 2011

Résumés des interventions

Aude AMEILLE (Université Paris Sorbonne)

Table ronde *Traduction et musique*

« Traduire pour ne pas traduire : les surtitres à l'opéra »

Les surtitres sont apparus à l'opéra dans les années 1980. Ils ont révolutionné le rapport du public aux œuvres et transformé radicalement le mode de fonctionnement des maisons d'opéra. Cette nouvelle forme de traduction est intéressante à plusieurs égards. Elle témoigne tout d'abord d'une volonté de respecter l'œuvre originale plus importante que dans les autres domaines de la littérature. Elle est également à l'origine d'une nouvelle conception de la traduction ; en effet, les prérequis et attentes ne sont pas les mêmes que pour la traduction d'un roman, d'une pièce de théâtre, ou même d'un livret d'opéra destiné à être lu. Elle apporte enfin des avantages non-négligeables au genre opératique. Mais ceux-ci ne doivent pas nous faire oublier certains inconvénients de cette pratique, ce qui nous amènera à nous demander si les surtitres agissent véritablement en faveur de l'œuvre originale.

Ilena ANTICI (Université Paris Ouest)

Table ronde *Événements de traduction*

« Traduire en poésie : l'expérience proustienne de Pedro Salinas »

Le poète espagnol Pedro Salinas (1891-1951) a été le premier traducteur au monde de l'œuvre de Marcel Proust (*Por el camino de Swann*, 1921). Son travail de traduction constitue une sorte de laboratoire préliminaire à sa création littéraire : par le biais de cette immersion proustienne précoce, le jeune Salinas découvre le caractère subjectif du temps et de toute perception. Des exemples précis nous montrent que les mots proustiens, réutilisés en espagnol dans la poésie de Salinas, se font porteurs d'une imagination inédite qui lui était auparavant étrangère et qui le fascine. Traduire signifie tout d'abord transporter : la traduction de Proust signifie alors l'acquisition, plus ou moins consciente, de *métaphores* nouvelles qui constitueront la base de son expression lyrique.

Ana AVARAKI (Université Paris 7)

Table ronde *Événements de traduction*

« Littérature comparée, littérature mondiale et l'espace interculturel du texte traduit »

En partant de l'étude des rapports actuels des disciplines de la littérature comparée et des *translations studies*, on s'interrogera sur les outils théoriques du traducteur. Sont-ils des concepts faisant partie du lexique de la littérature comparée et des études postcoloniales et francophones, comme ceux par exemple du *métissage*, du *transculturel*, de la *créolisation* et du « *tout-monde* » (Glissant) ou du *global* et *vernacular cosmopolitanism* (Bhabha) ? Il me semble important d'insister sur la littérature mondiale parce qu'elle présente un défi linguistique et culturel particulier pour les traducteurs et les comparatistes européens. La question est de savoir si le texte traduit peut transmettre l'imaginaire culturel du texte original.

Thomas BARÈGE (Université d'Orléans)

« Proust en espagnol : un ping-pong transatlantique »

C'est en espagnol que paraît la première traduction de Proust. En effet, dès 1920, paraît en Espagne, *Du côté de chez Swann* dans une traduction de Pedro Salinas, poète important de la génération de 1927 et qui était en poste à la Sorbonne quelques années auparavant. Toutefois ce qui avait bien commencé (traduction précoce par un traducteur prestigieux) va s'interrompre après le troisième tome en 1932. Il faudra attendre 1944 pour qu'un éditeur argentin relance la traduction de la *Recherche*, avec un nouveau traducteur, argentin cette fois-ci. Dès lors, à chaque nouvelle traduction argentine répondra une nouvelle traduction espagnole et inversement. Un vrai processus de compétition parfaitement assumé

s'instaure entre les deux nations, chaque nouvelle traduction accusant la traduction précédente d'outre-Atlantique d'être trop « régionaliste ». L'histoire de la traduction de Proust en espagnol devient alors un vrai roman. Rien que pour les années 2000, trois traductions intégrales de la *Recherche* sont lancées voient le jour : Proust en espagnol offre donc un corpus unique de retraductions presque contemporaines les unes aux autres.

Véronique BÉGHAIN (Université Bordeaux 3)

Table ronde *Le travail du traducteur et sa transmission*

Marjorie BERTHOMIER (Université Paris-Descartes)

Atelier *Traduction et musique*

« “Presque comme si tout était transmis directement”* : Schoenberg, le *Sprechgesang* et la traduction »

On s'interrogera sur le rapport qu'entretiennent, dans les pièces mélodiques qu'Arnold Schoenberg compose en *Sprechgesang* (parlé-chanté), d'une part le texte utilisé avec ses sources (langue originale, traduction, adaptation de traductions existantes, création propre déniait l'utilité de celles-là mêmes), d'autre part, ce texte avec la composition musicale qu'il accompagne. Du *Pierrot Lunaire* (1912) à *Un Survivant de Varsovie* (1947), c'est semble-t-il à une clarification de la relation du compositeur aux langues et à leurs capacités d'expression, que le rapport du texte à l'endroit où il s'origine et à celui où il se manifeste nous invite en effet à assister. La manière dont le musicien fait usage des traductions – s'en libère ? –, et la continuité que la forme – *inter-médiaire* – du *Sprechgesang* assure à ses compositions, de l'Europe d'avant 1914 aux Etats-Unis d'après-guerre, se conjoignent pour nous contraindre à penser, d'une façon peut-être transposable aux évolutions du 19^e au 20^e siècle, la mutation fondamentale du rapport qu'entretiennent langue et musique, représentation et expression. Indifférente à la discrimination linguistique, pour peu que la composition musicale *transmette* le contenu expressif du texte qu'elle porte, la voix chantée-parlée, devenue objet sonore, retrouverait-elle moyen de différencier les langues qu'elle chante, rendant désormais impossible la *traduction d'usage* à laquelle se pliaient auparavant les compositeurs ?

*„Die Klänge werden hier ein geradezu tierisch unmittelbarer Ausdruck sinnlicher und seelischer Bewegungen. Fast als ob alles direkt übertragen wäre.“(A.Schoenberg, *Tagebuch*, Mars 1912).

Carole BOIDIN (Université Paris Ouest)

« Traduire les *Mille et une nuits* : appropriation, greffe, transformation ? »

Nous reviendrons, dans le cadre de cette communication, sur la traduction qu'Antoine Galland propose des *Mille et une nuits* au tout début du XVIII^e siècle, reprenant ainsi un dossier qui a déjà attiré bien souvent l'attention de la critique. Spécialiste de l'Antiquité, Galland traduit les *Mille et une nuits* comme une pièce documentaire dans la généalogie des formes de la fiction littéraire, proposée notamment par Huet. Il s'agit donc à la fois de fournir à son public du divertissement, mais aussi d'opérer une forme de *translatio studii* littéraire, qui viendrait compléter dans le domaine de la fiction l'effort scientifique de la *Bibliothèque orientale* de D'Herbelot. Après avoir replacé Galland dans son siècle, nous confronterons sa conception et sa pratique de la traduction à quelques-uns de ses successeurs ainsi qu'aux débats suscités chez les intellectuels arabes par les principales traductions des *Mille et une nuits*.

Maya BOUTAGHOU (Florida International University, Miami)

Table ronde *Événements de traduction*

« Une géopoétique du traduire, deux exemples de lectrices-traductrices : Toru Dutt (1856-1877) et Mayy Ziyadah (1886-1941) »

Cette communication propose d'aborder, dans une perspective comparatiste, le champ de la traduction littéraire comme expression d'une géographie personnelle à l'époque de la Renaissance Bengali et de la Nahda en Egypte. Le travail de traducteur procède par rapprochement, par analogie, à la manière de celui du lecteur. Toru Dutt et Mayy Ziyadah explicitent leur vision du monde par le biais du lire-traduire. Cette dernière se construit à travers les textes à traduire, mais aussi les modalités de la traduction. Notre étude de deux parcours de traductrices s'attardera sur l'articulation lecteur/traducteur comme espace d'interaction et de construction d'une géographie personnelle défiant les géopolitiques des Empires, en disposant le monde plus justement.

Julie BROCK (Institut de Technologie de Kyôto)

« Des paramètres de la traduction. Comparaison entre la traduction en japonais moderne et en français de deux poèmes en japonais ancien »

Notre propos est une réflexion sur le rapport qui permet de lire un poème dans une langue et de le traduire dans une autre. Parmi les paramètres qui entrent en jeu, nous nous intéresserons particulièrement à celui que Marc-Mathieu Münch dénomme « les effets de la lecture ». De ce point de vue, nous examinerons deux poèmes en japonais ancien et leurs traductions respectives en japonais moderne. Ayant traduit ces poèmes en français, c'est à l'éclairage de ce troisième corpus que nous examinerons les différences entre les deux corpus japonais. L'analyse montrera que le critère linguistique n'est pas suffisant pour expliquer ces différences qui relèvent plutôt de l'interprétation. Notre commentaire, appuyé sur une étude d'Aoki Ikuko, portera sur l'expression de l'amour dans le *Man.yôshû*. Nous concluons sur la nécessité pour le traducteur d'examiner l'original par rapport à ses propres impressions de lecture en vue de clarifier l'enjeu de la traduction.

Lucie CAMPOS (Université de Poitiers)

« De la traduction comme mnémotechnique (W.G. Sebald, J. Derrida, A. Berman, G. Didi-Huberman) »

En travaillant à partir d'un choix d'exemples littéraires (W.G. Sebald, *Les Anneaux de Saturne*), et philosophiques (J. Derrida, *Mal d'archive & Le monolinguisme de l'autre*, G. Didi-Huberman, *Génie du non-lieu*, A. Berman, *L'âge de la traduction*), je voudrais m'intéresser à l'intersection entre la problématique de la traduction et celle de la mémoire, dans la littérature et la pensée contemporaines. De la traduction comme « art automnal » (A. Berman) à la manipulation de la langue comme « prothèse d'origine » (J. Derrida), je propose ainsi de comparer quelques modèles actuels de traduction en interrogeant la part de mnémotechnique qu'ils comportent.

Elvezio CANONICA (Université Bordeaux 3)

« La fleur sur le volcan : du désenchantement de Leopardi à l'espoir d'Unamuno dans sa traduction de *La Ginestra* »

Il s'agit d'un travail comparatif sur une traduction espagnole d'un poème italien: *La Ginestra* de Giacomo Leopardi, composé en 1836, traduit par Miguel de Unamuno. Bien qu'il existe déjà des travaux sur cette traduction, qui la considèrent assez mauvaise, mon intérêt va se porter, au-delà d'une éventuelle révision de ces jugements critiques, aux motivations qui ont poussé Unamuno à traduire précisément ce poème de Leopardi, le seul qu'il ait traduit de lui. Je crois qu'il s'agit, de par sa date (1899), d'une relecture du poème italien à travers la poétique du « regeneracionismo » typique de la fameuse « generación de '98 », dont Unamuno est l'un des piliers. Dans la plante (le genêt) qui fleurit sous le volcan (c'était le Vésuve pour Leopardi), le poète espagnol voit une métaphore de cette régénération qu'il appelle de ses vœux, après le désastre de 1898, au moment où l'empire espagnol perd ses dernières colonies (Cuba, les Philippines et Puerto Rico). Mais ce qui est intéressant à observer est que pour Leopardi, en accord avec son pessimisme, cette fleur est le symbole de la fragilité de la vie terrestre face à la toute puissance de la nature, pour Unamuno elle représente un espoir de renaissance.

Lise CHAPUIS (Université Bordeaux 4)

Atelier *Comment transmettre les œuvres en traduction dans l'enseignement de la littérature au lycée et à l'université?*

« Animer un atelier de traduction littéraire en lycée : que transmettre de l'idée et de la pratique de la traduction (littéraire) ? »

Cette contribution s'appuie sur une double pratique de traduction littéraire et d'animation d'ateliers de traduction en lycée. Chaque atelier de traduction littéraire oblige à repenser la question du choix, exercice fondamentalement à la base de la pratique traductive : que transmettre, que faire partager d'une réflexion, d'une théorie et surtout d'une pratique de la traduction littéraire en direction de jeunes qui, bien souvent, ont avant toute chose à découvrir qu'il existe des textes traduits et qu'ils en lisent (peut-être). Dès lors, en fonction de la configuration des groupes et des niveaux (classe, connaissance de la langue), des projets pédagogiques des enseignants (de langue et/ou de lettres), chaque moment, chaque étape du travail est à motiver et à construire à partir d'un choix personnel de transmission : présenter la traduction d'un texte littéraire comme une pratique non subalterne de lecture et de critique, d'écriture et de création, comme un maniement paradoxal et ludique de la langue entre liberté et contrainte.

Yves CHEVREL (Université Paris Sorbonne)

Atelier *Comment transmettre les œuvres en traduction dans l'enseignement de la littérature au lycée et à l'université?*

Jaeryong CHO (Université Korea, Séoul)

« La traduction comme lieu de mémoire des textes : le “dialogisme” entre l’ “aventure de l’écriture” et la poésie coréenne de Kim Un »

La traduction implique et suppose un dialogue. Un tel dialogue implique et suppose une théorie de l'écriture. Une théorie de l'écriture implique et suppose le lieu de sa réalisation non comme limite ou exception, mais comme pratique spécifique des textes concernés engagée dans un « dialogisme » ; la traduction de Balzac pour la pratique d'écriture romanesque de Dostoïevski, par exemple. La traduction n'est pas un simple transcodage entre les langues, mais un *rapport* (et la création de ce rapport) ; et ce rapport du discours à un *faire* est interne à son objet, puisque, d'une façon ou d'une autre, l'histoire parle toujours de tensions, de réseaux de conflits. Enfin le lieu de la pratique d'écriture « modifie, par son historicité et par sa propre cohérence » (Meschonnic) et amène dès lors une transformation de deux « langues-cultures ». Nous proposons de réfléchir au dialogue ou au « dialogisme » en acte entre le propos théorique sur l'écriture (Barthes, par exemple) et la critique du roman traditionnel (Robbe-Grillet), et leur mise en pratique dans un travail d'écriture de poèmes par un tout jeune poète coréen, Kim Un (dont le recueil est intitulé, *Ecrivons un roman*, 2010).

Delphine CHOFFAT (Université de Nantes)

avec Elisabeth Kargl

« Enjeux des transmissions des textes polyphoniques : *Enfants des morts* d'Elfriede Jelinek et *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin »

Dans notre communication, nous nous intéresserons à la rencontre et à la confrontation des différentes voix qui transparaissent par le biais de citations intertextuelles concrètes, souvent retravaillées par les auteurs, ou encore sous la forme d'une « mise en scène » (Thierry Gallèpe) d'une oralité artificielle, *construite*. C'est sur cette dernière que nous nous focaliserons en étudiant les enjeux de l'indentification des traces polyphoniques « orales » et les modalités d'insertion du discours cité dans *Die Kinder der Toten* et *Berlin Alexanderplatz*.

Marija DŽUNIĆ DRINJAKOVIĆ (Université de Belgrade)

« Les enjeux éthiques et esthétiques de la (re)traduction »

Lorsqu'en 1956 paraît pour la première fois devant le lectorat français le roman *Na Drini ćuprija* (*Il y a un pont sur la Drina*) d'Ivo Andrić, Georges Luciani ne cache point que la traduction de cette grande œuvre (prix Nobel en 1961) alliant merveilleusement une imagination exubérante, une finesse d'analyse psychologique et la sobriété de l'expression, « lui a coûté beaucoup de peine ». Parmi les problèmes qui se sont posés, il signale notamment un espace plurilingue (abondance de mots turcs) et la forte présence de mots vernaculaires « dont la notion est claire, mais le mot reste intraduisible ». En 1994 Pascale Delpech propose une nouvelle version (*Un pont sur la Drina*). Au-delà de la volonté de corriger des lacunes de la traduction de G. Luciani, les nouvelles solutions proposées par P. Delpech témoignent du refus d'un ethnocentrisme. Cette nouvelle traduction visant à ouvrir davantage « l'Étranger à son propre espace de langue », pour reprendre ici les mots de Berman, a-t-elle par ailleurs contribué à la meilleure réception d'Andrić ? La réflexion sur les enjeux éthiques et esthétiques de la (re)traduction reste au centre de notre analyse des solutions proposées par G. Luciani et P. Delpech.

Vincent FERRÉ (Université Paris 13-Paris Nord)

« Traduire une réécriture néo-médiévale : Tolkien et la tradition nordique (*The Legend of Sigurd*) »

Le dernier ouvrage en date de J.R.R. Tolkien, *The Legend of Sigurd and Gudrún* (publié par Christopher Tolkien en 2009, paru en version française en 2010) se présente comme un montage de deux poèmes (entre traduction libre et réécriture de poème norrois, l'un centré sur Sigurd, l'autre sur la famille de Gudrún) et de textes de conférences, de notes destinées à des cours, qui révèlent ce qui, dans les textes nordiques, intéresse le Tolkien critique et passera dans sa pratique littéraire, non de manière indirecte (comme dans *The Children of Húrin*, qui transpose plusieurs situations et personnages empruntés aux *Eddas*), mais de manière directe, par la réécriture, la transposition savante de mètres anciens. C'est ce mouvement de double translation (du norrois à l'anglais, de l'anglais au français) qui m'intéresse ici. Il s'agira d'examiner, entre autres, les choix de la traductrice française, qui a opté pour un lexique dont l'apparition est antérieure à 1800, et pour une forme poétique en hexasyllabes, afin de rendre la concision du texte anglais.

Caroline FISCHER (Université UPPA)

Table ronde *Le travail du traducteur et sa transmission*

« Traduire la rime ? »

Toute traduction se voit exposée à de nombreuses impossibilités, ce qui vaut d'autant plus pour la traduction d'une poésie rimée et en vers, puisque celle-ci attribue une importance fondamentale au signifiant, au rythme et à la sonorité de chaque mot qu'il est impossible de transposer dans une autre langue. Cette défaillance programmée à souvent fait opter pour une traduction « philologique » qui essaie de rendre mot par mot les paroles du texte, produisant ainsi un outil à la compréhension de l'original, sans cependant produire une œuvre poétique dans la langue cible, exigée par certains traductologues. Il est certes illusoire de vouloir imiter la sonorité d'une langue dans une autre, mais n'est-il pas nécessaire d'essayer de créer des harmonies analogues par la traduction ? Cette communication propose une réflexion sur les différents niveaux d'« infidélité » qu'emmène le choix entre une traduction qui se veut plutôt littérale et celle tentant de respecter la forme poétique, notamment celle du sonnet.

Lhorine FRANÇOIS (Université Bordeaux 3)

Table ronde *Des voix en partage : la traduction-communion*, Collectif *Passages* (Université Bordeaux 3)

Delphine GACHET (Université Bordeaux 3)

« Quatre grands poètes contemporains autour d'un sonnet : Montale, Ungaretti, Jouve et Bonnefoy traducteurs de Shakespeare. »

Poètes consacrés dans leur pays et au-delà des frontières trop étroites de celui-ci, les quatre écrivains auxquels nous nous intéresserons ont en commun d'avoir – de façon ponctuelle pour certains, plus systématique pour d'autres – proposé une traduction nouvelle et très personnelle des *Sonnets* de Shakespeare, œuvre poétique déjà abondamment traduite en Italie comme en France. Le sonnet 33, traduit par les quatre poètes, servira de support à une étude sur la traduction comme acte poétique, et ses enjeux.

Elodie GADEN (Université Grenoble 3)

« "Translation", "adaptation" et "retraduction" des romans d'Out-el-Kouloub : réception contemporaine du féminisme égyptien. »

Out-el-Kouloub (1892-1968) est une Égyptienne qui publia chez Gallimard cinq romans, écrits en langue française, dans lesquels les personnages féminins de tous milieux se battent contre des sociétés arabo-musulmanes qui ne reconnaissent pas leurs aspirations. Soixante-dix ans plus tard, Out-el-Kouloub, oubliée de l'histoire littéraire française connaît une « revie » éditoriale par le biais de traductions en anglais, en allemand, et même en arabe, langue maternelle qu'Out-el-Kouloub avait refusée pour composer ses œuvres. Pourtant, il ne s'agit pas de traductions fidèles et académiques mais de « translations ornementées » ou de livres « adaptations » qui semblent s'inscrire dans la tradition égyptienne de la *Nahda*, Renaissance culturelle arabe qui, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, vit la publication de nombreuses adaptations de classiques français en arabe. Cependant, ce recours très tardif à l'adaptation amène à s'interroger sur la traduction des œuvres traitant de la condition des femmes en Égypte, dans la mesure où les rapports entre langue(s) et traduction éclairent la réception *actuelle* du féminisme égyptien.

Rosario GENNARO (Artesis University College)

« Stracittà, Strapaese et le débat sur la traduction littéraire. »

Dans la deuxième moitié des années vingt, deux courants culturels s'opposent en Italie : Strapaese et Stracittà. Strapaese défend la tradition et s'oppose à l'importation d'idées étrangères. Stracittà défend la modernité, est favorable à l'échange culturel avec l'Europe et est proche de l'avant-garde parisienne. Strapaese sous-estime l'activité de traduction car il juge impossible de traduire l'« esprit italien ». Stracittà valorise en revanche la traductibilité et en fait un élément capital de la valeur littéraire. Y-a-t-il un rapport entre ces prises de position et la politique fasciste d'« expansion culturelle à l'étranger » ? Y-a-t-il une politique de la traduction ? Est-elle en mesure d'influencer le débat littéraire sur les modalités, les contenus, l'opportunité de traduire et de se (faire) traduire dans un contexte totalitaire ?

Audrey GIBOUX (Université de Caen)

« De la fonction diplomatique de la traduction : la quête d'une nouvelle Europe des Lettres au début du XX^e siècle. »

Le début du XX^e siècle et la Première Guerre mondiale voient œuvrer quelques intellectuels européens en faveur du maintien d'un dialogue entre pays belligérants – enjeu grevé par la conscience de la crise traversée par l'idéal humaniste et universaliste d'une Europe des Lettres. Leur réflexion sur la circulation des peuples et des langues met en question la pertinence de la notion de littérature nationale et s'interroge sur le devenir de l'appel à une *Weltliteratur*. On analysera, au travers notamment des textes de Gide (*Nationalisme et littérature*), Rolland (*Au-dessus de la mêlée*), Valéry (*Regards sur le monde actuel*), et de Pannwitz (*Die Krisis der europäischen Kultur*), Hofmannsthal (*Das Schrifttum als geistiger Raum der Nation*) et Borchardt (*Die schöpferische Restauration*), la question de la traduction littéraire et de ses fonctions politiques et diplomatiques au sein de cette réflexion collective, qui promeut la préservation d'un patrimoine européen commun et engage la modernité dans la mission de transmission de l'héritage classique.

Ghislaine GLASSON-DESCHEAUMES (Revue *Transeuropéennes* et CNRS)

« Quelle politique de traduction en Méditerranée ? »

La traduction conduit à revaloriser les langues, leur richesse et leur complexité, leur diversité et leur profondeur de champ. Mais, au-delà, elle permet de se confronter aux différends et aux intraduisibles, qu'il ne s'agit pas de masquer. Une vision élargie de la traduction doit donc aussi permettre de stimuler de nouvelles formes, plus approfondies, d'interaction dans les domaines artistiques, intellectuels et sociaux. Traduire, c'est construire un rapport aux altérités fondé sur l'expérience plutôt que sur les stéréotypes et les peurs, rapport dont on sait qu'il préside à tout processus de démocratisation. Traduire est un geste politique. Et l'on peut donc s'étonner que les ressources de cette activité humaine fertile et émancipatrice soient si amplement ignorées dans la construction des relations euro-méditerranéennes. Partant de cet impensé, la revue *Transeuropéennes* a initié le projet « Traduire en Méditerranée », qui fédère de nombreux organismes de la région. Et, avec la Fondation Anna Lindh et ses partenaires, elle a conduit en 2010 et 2011 un vaste état des lieux de la traduction couvrant plus d'une vingtaine de langues et davantage encore de pays. La communication présentera les principaux résultats de cette recherche de grande ampleur, montrera en quoi ils sont un miroir tendu aux relations euro-méditerranéennes en même temps qu'un révélateur du statut subalterne de la traduction dans la région. Enfin, elle dessinera les grandes lignes d'une politique de traduction en Méditerranée capable de contribuer à une réelle « politique de la relation » (Glissant).

Elena GRETCHANAIA (Université d'Orléans)

« Le premier modèle de la littérature galante et sa destinée en Russie : la traduction du *Voyage de l'île d'Amour* de Paul Tallemant par Vassili Trediakovski (1730). »

La traduction russe du roman en prose et en vers de l'abbé Paul Tallemant *Le Voyage de l'île d'Amour* (1663-1664), publiée par Vassili Trediakovski (1703-1769) en 1730, dans son recueil éponyme (*Ezda v ostrov Liubvi*), a été plusieurs fois l'objet d'études en tant que l'œuvre qui se trouve aux origines de la nouvelle littérature russe, laïque et, pour la première fois, donnant accès à la description de l'amour. Ma communication se propose de préciser quelques particularités de cette traduction et de sa destinée en Russie. En quoi la traduction de Trediakovski a-t-elle pu servir de modèle mais aussi

en quelque sorte de contre-modèle dans la littérature russe ? De quels enjeux relèvent le succès de son recueil auprès du public russe et les réticences des écrivains y compris, finalement, de l'auteur lui-même qui n'a jamais inclus ce recueil dans les éditions ultérieures de ses œuvres ?

Michel GRIBENSKI (Université Paris Sorbonne)

Atelier Traduction et musique

« Opéra en traduction ou en version originale ? L'exemple du *Musikdrama* wagnérien en France. »

Jusqu'au milieu du XX^e siècle et à l'exception du Théâtre-Italien, les opéras étrangers sont, en règle générale, représentés en traduction sur les scènes françaises, avant que le paradigme de la langue originale ne s'y substitue progressivement. Le cas Wagner est, de ce point de vue, particulièrement intéressant en raison des polémiques entraînées par l'introduction de ses œuvres en France. Cette communication voudrait mettre en lumière les enjeux esthétiques et idéologiques dont sont porteurs les différents types de traduction chantée des *Musikdramen*, ainsi que le choix de la version originale qui se fait jour à partir de 1914, et les mettre en relation avec la conception wagnérienne de la langue et de la traduction.

Emmanuelle GRIMAUD (Université de Limoges)

« De l'intraduisible à la tour de Babel chez quelques auteurs amérindiens et non indiens. »

Cette communication se propose d'examiner quels choix le traducteur peut faire face à une œuvre imprégnée de culture amérindienne. Nous nous interrogerons alors sur la capacité de transmission et de partage de ce type de traduction. Certains éléments – ajout de glossaire intraduisible, pluralité des discours, polyphonie linguistique – seront plus spécifiquement analysés à travers trois écrivains amérindiens et non indiens (Tony Hillerman, Scott Nomaday, D'arcy McNikle).

Rainer GRUTMAN (Université d'Ottawa)

« Qui a peur de Nancy Huston? Autotraduction et *auctoritas* »

Dans cette communication, je partirai de la controverse entourant à l'automne de 1993 l'attribution du prix du Gouverneur général du Canada dans la catégorie « Romans et nouvelles en français » à *Cantique des plaines*, œuvre que la Canadienne anglaise Nancy Huston (alors déjà reconnue comme écrivaine francophone en France) avait elle-même traduite de sa langue maternelle. Après avoir rappelé les étapes du débat, je me concentrerai sur les enjeux qui le sous-tendent. Ils ont notamment trait au statut ambivalent du texte autotraduit : quelles sont les conditions qui ont rendu possible la création et impossible la réception de ce « deuxième original » ? Si l'on sait que la culture A considère comme une traduction ce qui porte peut-être un tout autre nom dans la culture B, la véritable question serait la suivante : quelles sont les attentes en matière de traduction et d'originalité, mais aussi d'autorité d'auteur, d'*auctoritas*?

Anne-Rachel HERMETET (Université d'Anjou)

« Traductions en revue : quelques enjeux d'une pratique éditoriale »

Examiner la place des textes traduits dans une revue littéraire et leur enjeu dans l'économie générale de celle-ci fournit de précieuses indications sur son projet esthétique et sur son degré d'ouverture à l'étranger. Qu'il s'agisse de faire connaître des textes inédits ou de placer son discours sous l'égide de classiques étrangers, que ces traductions soient présentées comme telles ou mélangées avec les textes en langue nationale, la présence de l'œuvre étrangère traduite invite à s'interroger sur la relation qui s'établit entre le fait littéraire de la traduction et les représentations culturelles de l'altérité, dans le cadre particulier que constitue une publication périodique. Le propos sera illustré par des exemples issus de revues françaises, anglaises et italiennes du XX^e siècle.

Arnaud HUFTIER (Université de Valenciennes)

« Les sens de Prométhée : sur quelques traductions (espagnol, anglais, allemand, italien, néerlandais et russes) du *Malpertuis* de Jean Ray »

Le roman *Malpertuis* de Jean Ray montre, avec le retour des divinités de l'Olympe sous des boudruches humaines, sans conscience désormais de leur origine, l'impossibilité de « voir » l'essence du sacré dans la société petite-bourgeoise contemporaine. Cela passe aussi par un échec du langage. C'est notamment le cas d'une homophonie fondatrice : lorsque Lampernisse, le seul à se souvenir de son origine, tente de dévoiler son nom à Jean-Jacques Grandsire, ce dernier, au lieu de comprendre « Prométhée », entend tout simplement « promettez ». Ce jeu de mots, base même de l'explication apportée à la fin du récit, avec l'incitation à opérer une lecture rétrospective afin d'analyser le jeu indiciaire, est-il tout simplement traduisible ? En comparant les différentes traductions de cette homophonie essentielle, et en prolongeant l'analyse sur l'ensemble du jeu indiciaire du récit, on propose dans cette communication de discerner différentes stratégies de positionnement sous-tendues par « l'esprit de la traduction », qu'il s'agisse de la mise en avant du traducteur lui-même, d'une inscription particulière du roman dans le champ littéraire, ou d'un investissement « idéologique ».

Philippe HUMBLÉ (Erasmus University College)

Table ronde *Traduction et culture*

« Milton Hatoum en traduction française. Affirmation d'identité régionale et traduction globale »

Milton Hatoum est un des écrivains brésiliens les plus célèbres dans sa terre natale et l'un des auteurs les plus traduits de ces dernières années. Ce qui frappe à première vue dans l'œuvre de cet auteur apparemment promis à une carrière internationale, c'est son régionalisme prononcé qui semble mal cadrer avec l'apparente facilité avec laquelle il est traduit. Les romans de Hatoum regorgent de vocabulaire régional typiquement amazonien, souvent incompréhensible même pour ses lecteurs brésiliens. Il n'est dès lors pas étonnant de retrouver dans plusieurs interviews l'intention de l'auteur de relever, par son écriture, l'importance de son identité amazonienne, au-delà de son identité brésilienne. Cette intention est clairement destinée à une consommation interne, mais ne semble pas empêcher la pénétration de l'auteur à l'étranger, notamment en France. Quel est le rôle de la traduction dans ce procès où l'intention du texte, ou du moins un de ses objectifs secondaires, n'intéresse d'aucune manière le public cible du texte traduit ? Que se passe-t-il avec tout ce matériau linguistique apparemment peu réutilisable ? Sert-il à d'autres fins, ou atteint-il une cible à laquelle il n'était pas destiné ? C'est à répondre à ces questions que cette communication s'efforcera.

Cristina JARILLOT RODAL (Université du Pays Basque, UPV/EHU)

avec Ibon Uribarri Zenekorta

« Politiques de la traduction dans un environnement multilingue »

Des études récentes en traduction historique ont montré que tandis que la première chaîne de télévision basque a utilisé le doublage des émissions enfantines pour promouvoir et standardiser l'usage de la langue basque, la deuxième chaîne est en concurrence sur le marché plus large des chaînes de télévision espagnoles avec des émissions de fiction pour adultes. Le choix de produits à être diffusés pour des différents publics-cible reflète clairement une situation de diglossie par rapport à la distribution des langues, mais il sert aussi à illustrer les politiques gouvernementales de planification linguistique. Puisque la télévision basque est contrôlée par les instances politiques (pouvoir), la manipulation et l'idéologie sont alors clairement en jeu à la fois dans la sélection des émissions et dans le contrôle du type de langue (basque) utilisée lors de la traduction et du doublage des produits importés.

Robert KAHN (Université de Rouen)

« La vieille loi de la vénerie : Walter Benjamin et l'auto-traduction »

On étudiera les cinq textes d'*Enfance berlinoise* que Benjamin a lui-même traduits avec Jean Selz en 1933 à Ibiza. Cette auto-traduction sera comparée à la belle version de Jean Lacoste. Jean Selz ne connaissant pas un mot d'allemand et la maîtrise par Benjamin du français n'étant pas parfaite, leur traduction peut paraître, à une première lecture, inaboutie. Mais à un autre niveau, celui de la « fusion entre les langues » celui de l'horizon d'une langue « pré-babélique », le résultat peut aussi apparaître comme spectaculaire. Autrement dit, on voudrait montrer que Benjamin, traducteur de Baudelaire, de Proust, a réussi à appliquer ici sa propre théorie de la traduction, telle qu'il l'a définie dans « La tâche du traducteur » et dans d'autres textes, en s'auto-traduisant.

Elisabeth KARGL (Université de Nantes)

avec Delphine Choffat

« Enjeux des transmissions des textes polyphoniques : *Enfants des morts* d'Elfriede Jelinek et *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin »

Dans notre communication, nous nous intéresserons à la rencontre et à la confrontation des différentes voix qui transparaissent par le biais de citations intertextuelles concrètes, souvent retravaillées par les auteurs, ou encore sous la forme d'une « mise en scène » (Thierry Gallépe) d'une oralité artificielle, *construite*. C'est sur cette dernière que nous nous focaliserons en étudiant les enjeux de l'identification des traces polyphoniques « orales » et les modalités d'insertion du discours cité dans *Die Kinder der Toten* et *Berlin Alexanderplatz*.

Claudine LE BLANC (Université Sorbonne Nouvelle)

Atelier *Traduire aux siècles classiques : que pensaient-ils devoir transmettre ?*

« Que transmet-on lorsque l'on traduit la littérature orientale aux siècles classiques ? »

Diffusés en Europe et plus particulièrement en France depuis la fin du Moyen Âge, les recueils de contes indo-persans posent la question de savoir ce qui, en définitive, est transmis par la traduction : un texte proprement dit, ou toute une tradition de textes ; des contes, un art de conter, ou bien encore un usage spécifique du conte ? On retiendra l'exemple du *Pancatantra* sanskrit, traduit d'après une version persane par Gaulmin et Sahid en 1644, et par Antoine Galland, du turc, au début du XVIII^e siècle.

Thomas LE COLLETER (Université Paris Sorbonne)

Atelier *Traduction et musique*

« Don Quichotte dans la mélodie française : transposition d'un mythe »

À la suite de l'appel à projets lancé par G.W. Pabst pour son film *Don Quichotte* en 1933, Maurice Ravel et Jacques Ibert ont composé tous deux un cycle de mélodies prenant pour thème le célèbre *hidalgo*, avec la fortune que l'on sait. Nous aimerions nous intéresser aux implications sous-tendues par l'importation d'une figure espagnole dans un univers esthétique, la mélodie française, qui lui est étranger, en nous demandant à quelles reconfigurations cette importation invite. Il semble que cette transposition pose avec une acuité particulière la question de ce qu'on pourrait appeler une « adaptation sourcière », transposition à la fois linguistique (espagnol → français), générique (roman → poème) et esthétique (littérature → musique) qui mettrait l'accent sur le pays source, et ferait sentir dans son élaboration-même ce qu'elle doit à son origine étrangère. Ainsi cette mélodie française construirait à chaque mesure la représentation d'une origine hispanique.

Sophie LÉCHAUGUETTE (Université Bordeaux 3)

Table ronde *Des voix en partage : la traduction-communion*, Collectif *Passages* (Université Bordeaux 3)

Jean-Pierre LEFEBVRE (École Normale Supérieure)

Conférence « **Les deux trois voix du traducteur** »

Caroline LEPAGE (Université de Poitiers)

Table ronde *Le travail du traducteur et sa transmission*

Katrien LIEVOIS (Artesis University College)

« Les bibliothèques circulaires. Traduire l'intertextualité et la parodie »

Les traductologues le soulignent volontiers, la traduction de l'intertextualité en général et de la parodie en particulier pose des problèmes très complexes. Elle implique en effet que le texte source soit rendu avec tous ses rapports aux textes avec lesquels il peut être mis en rapport. Il s'en suit le paradoxe auquel est confronté le traducteur de l'intertextualité : s'il traduit littéralement, la traduction lui enlève son essence même. Une des solutions parfois envisagées consiste à chercher dans la littérature du texte cible un texte cité qui puisse avoir des fonctions similaires dans ses rapports avec le texte-cible citant que celles qui lient le texte-source citant par rapport à son texte cité. Cette solution entraîne cependant nécessairement un déplacement et une reterritorialisation du texte littéraire. C'est la raison pour laquelle elle est rejetée par un certain nombre de traducteurs. Je me propose donc, dans cette contribution, d'étudier les stratégies proposées dans le cadre de la traduction de l'intertextualité. Dans ce but, je partirai d'une part des deux traductions néerlandaises publiées de *La Chute* de Camus, et de l'autre, de la traduction française d'un des chefs-d'œuvre de la littérature néerlandophone, *Le chagrin des Belges* de Hugo Claus.

Christine LOMBEZ (Université de Nantes)

« D'une anthologie l'autre : que transmettre de la poésie allemande en français pendant/après l'Occupation ? »

Il s'agira ici de poser la question des conditions de la transmission d'œuvres littéraires traduites en français à un moment troublé de l'Histoire, en confrontant deux versions successives d'une même anthologie : la très controversée *Anthologie bilingue de la poésie allemande des origines à nos jours*, par René Lasne et Georg Rabuse, publiée à Paris en pleine Occupation (Stock, 1943), fortement orientée du point de vue idéologique, et sa réédition – très expurgée – chez Marabout en 1967. On s'interrogera sur l'enjeu que représentait, en 1943, en France, la publication d'une anthologie de poèmes traduits à partir de la langue de l'occupant. Quel était le public visé ? Dans quels buts ? Lorsqu'en 1967, l'anthologie de la poésie allemande reparait à Bruxelles, les éditeurs ont pris soin, de manière très significative, d'effacer les traces les plus compromettantes de son passé. La confrontation des deux versions permettra de mettre en évidence, à un quart de siècle de distance, les permanences, les suppressions (notamment des poètes à coloration trop nettement national-socialiste qui figuraient en bonne place dans l'édition de 1943), les ajouts du nouvel éditeur, mais aussi quelques fort surprenants « oubliés »...

Olivier MANNONI (ATLF)

Table ronde *Le travail du traducteur et sa transmission*

Laurence MARIE (Université Paris Sorbonne)

Atelier *Traduire aux siècles classiques : que pensaient-ils devoir transmettre ?*

Traduction du théâtre de langue anglaise aux XVII^e et XVIII^e siècle.

Maialen MARÍN-LACARTA (Université Autonome de Barcelone)

« Les traductions de Mo Yan en Espagne : un exemple de la médiation du système littéraire anglophone dans la réception de la littérature chinoise contemporaine »

Dans le système littéraire global, les échanges littéraires ont lieu de manière inégale. La domination des systèmes littéraires anglophone et francophone se constate dans l'histoire de la traduction de la littérature chinoise du XX^e siècle en Espagne. Le contexte de la mondialisation a bouleversé la pratique de la traduction de cette littérature en Espagne ; l'évolution des traductions montre que ces dix dernières années, avec la croissance de l'intérêt pour cette littérature, les traductions relais ont augmenté. Dans cette communication, nous examinerons l'exemple de Mo Yan. Six romans de cet auteur ont été traduits en espagnol à partir de la version anglaise du traducteur renommé Howard Goldblatt. Cette présentation montrera que la médiation anglophone a lieu non seulement au niveau textuel mais aussi au niveau de la réception des œuvres de cet auteur : l'appareil critique entourant la publication des traductions est également influencé par le système littéraire anglophone.

Jean-Yves MASSON (Université Paris Sorbonne)

Table ronde *Le travail du traducteur et sa transmission* (coord.)

Marcelo Jacques de MORAES (Université Fédérale de Rio de Janeiro)

« Vivre entre langues : langue, lieu/traduction de l'expérience »

Dans le but de m'interroger sur la place de la traduction dans la production littéraire contemporaine, je partirai d'une réflexion sur l'expérience du monolinguisme/bilinguisme dans un contexte de partage de langues et de cultures. En m'appuyant sur des auteurs comme Benjamin, Derrida, Berman, Campos, Deguy, je donnerai quelques exemples extraits de la production poétique contemporaine française et brésilienne.

Gabriel MOYAL (Mc Master University)

« Turbulences et traditions politiques : malaise dans la traduction »

La période 1815-1848, l'une des plus mouvementées de l'histoire politique française, voit aussi la montée d'hommes politiques qui ont tous pratiqué la traduction – surtout de l'anglais au français. Il ne s'agit pas là d'une coïncidence : le système politique anglais doit servir de modèle au système de monarchie constitutionnelle imposé depuis Waterloo. Mais ces « traducteurs » savent qu'un changement de constitution demeure théorique s'il ne se double pas d'un changement de mœurs qu'il s'efforceront de promouvoir au moyen d'autres types de « traductions ». Mais les événements ne répondent pas toujours aux attentes ni à la ferveur de ces politiques anglophiles. Les habitudes persistent et mettent souvent ces derniers dans l'embarrassante nécessité d'expliquer l'entêtement révolutionnaire de leurs compatriotes, les recours sporadiques à la violence qui retardent ou démentent la possibilité d'un changement véritable dans les mœurs collectives.

Alexis NOUSS (Université de Cardiff)

Conférence « **La traduction : au seuil** »

Quant à sa fondation épistémologique, au demeurant fragile, la traductologie aborde généralement son objet sous les espèces du transfert et de la circulation. S'il y a légitimité conceptuelle à le faire, une telle appréhension court le risque d'entraîner une fétichisation idéologique néfaste à percevoir la pleine dimension éthique du traduire. Au dam de la conception régnante, il est possible de repenser la traduction comme expérience du seuil, et non du passage. Tandis que l'étymologie du signifiant en français insiste sur une empiricité statique, les termes anglais ou allemand pour seuil retiennent une idée plus dynamique et dialectisent arrêt et mobilité, inspirant une perception différente de la visée traductive et du rapport entre les langues. Au creux matriciel de leur rencontre, un sujet demande et trouve l'hospitalité...

Nicole OLLIER (Université Bordeaux 3)

Table ronde *Des voix en partage : la traduction-communion*, Collectif *Passages*, Université Bordeaux 3 (coord.) Cette table ronde propose de partager l'expérience de traduction collective de poèmes de Kamau Daaood, *Paroles d'un griot de Los Angeles*. Cette poésie s'inscrit dans une communauté afro-américaine, celle de musiciens de jazz à Los Angeles à qui elle rend hommage. Elle utilise une langue codée et une référentialité foisonnante à cet univers. Initiation, ascèse, école d'humilité, cette traduction est le fruit d'un travail de palimpseste sans cesse renouvelé à partir de nouvelles formes venant effacer les plus anciennes : les voix des différents traducteurs se sont mêlées jusqu'à ne plus garder qu'une trace floue de chaque bâtisseur, l'édifice se construisant brique à brique, mais aussi, se tissant et déissant pour enfin se retisser, métaphore chère à Daaood. Cette œuvre commune, conduite en concertation avec le poète a, de son côté, tissé des liens entre les traducteurs et créé, au-delà de l'entente intellectuelle, une complicité, une forme d'intimité. L'acte de traduire, plus encore lorsqu'il est mené dans le cadre d'un collectif, à l'instar de celui d'écrire de la poésie pour Daaood, nécessite un effacement de soi, une réceptivité à la forme visuelle et orale, une écoute du verbe du poète, mais aussi des compagnons en traduction, dont le travail à l'unisson engendre des créations, des variations, des harmoniques, un langage commun, que le lecteur est invité à faire sien à son tour. C'est là tout le sens que nous donnons au mot « partage ».

Inês OSÉKI-DEPRÉ (Université de Provence)

« José de Alencar, le premier “anthropophage” moderne (dialogue entre *Atala*, de F.-R. de Chateaubriand et *Iracéma*, de José de Alencar) »

On ne sait pas si José de Alencar a lu *Atala*, de Chateaubriand, en français ou en traduction, car l'œuvre était déjà disponible en portugais au XIX^e siècle au Brésil. Il n'en demeure pas moins que l'un des écrivains les plus connus, voire populaires, de la fin du siècle brésilien, a opéré, dans un renversement dialogique, une ré-écriture de l'œuvre de Chateaubriand en l'adaptant aux problématiques nationales les plus aiguës de l'époque. *Iracéma*, rédigée préalablement en vers, est un court récit en prose qui se fonde sur la traduction, à la fois dans un geste hétéronome et autonome : l'auteur brésilien inverse la diégèse, s'appuie sur la langue des indiens brésiliens, forge un langage à la fois poétique et innovant, qui restera paradigmatique pour la modernité en même temps qu'il propose l'image du premier Brésilien, le métisse.

Daniel-Henri PAGEAUX (Université Sorbonne Nouvelle)

Hommage à R. Escarpit « Robert Escarpit ou le comparatiste malgré lui »

Sandy PÉCASTAING (Université Bordeaux 3)

« Poe et Baudelaire, le *souffle amical* de la traduction »

« La critique de traductions est encore aujourd'hui encombrée de termes appartenant au domaine de la morale (et de la morale rudimentaire), et qui sont lourds de présupposés très critiquables, note Jany Berretti : trahir, être fidèle, respecter... » Mais de quoi parle-t-on exactement lorsqu'on invoque au sujet de la traduction les notions de fidélité et de trahison ? Toujours de la traduction ? Non, puisque l'on en parle comme on parlerait de quelqu'un ou quelque chose à qui ou quoi être fidèle. On dit l'air de rien l'amitié que l'on porte à l'œuvre à traduire. La traduction de Poe par Baudelaire oblige à penser cela et plus encore : la difficulté pour la critique à parler sans détour de l'amour, qui donne au lecteur « le courage d'écrire » (Roland Barthes). On ne peut pas ignorer la tendresse avec laquelle Baudelaire a voulu faire gloire à l'auteur américain. Mais il reste à trouver quoi en dire, qui ne soit pas réduit à un cas littéraire.

Sara PESATORI (University of Reading, Angleterre)

Table ronde *Le travail du traducteur et sa transmission*

« Vittorio Sereni translator of William Carlos Williams: A critical edition of his notebooks. »

The use of philological tools in relation to translated texts offers the unique opportunity to observe the process of translation from 'behind the scenes', clarifying many aspects of Vittorio Sereni's *modus operandi* both as a translator and a poet. My research investigates the ways in which Sereni's translating activity is both a means of intervening on his own creating writing, and a powerful instrument which concurs to the reshaping of the Italian poetic panorama. Sereni's translations of Williams' poetry not only can be seen as a turning point in his quest for new writing possibilities; they also play a key role in determining Sereni's public role as a disseminator of Anglophone modernist poetic discourse in post-war Italy.

Claire PLACIAL (Université Paris Sorbonne)

Atelier *Traduire aux siècles classiques : que pensaient-ils devoir transmettre ?*

Oourania POLYCANDRIOTI (Fondation Nationale de la Recherche Scientifique)

« Stratégies de traduction et principes pédagogiques à la fin du XIX^e siècle »

Les éditions pour enfants en Grèce à la fin du XIX^e siècle, y compris les manuels scolaires, comprennent un grand nombre de traductions, de paraphrases, d'adaptations et de compilations de textes étrangers, dont la provenance n'est pas toujours indiquée. Cependant, la littérature pour enfants, étant intimement liée à l'éducation scolaire, fonctionnait surtout en tant qu'une pédagogie appliquée et constituait le véhicule de l'idéologie officielle, des principes pédagogiques établis, de l'identité nationale et culturelle en vue de la formation des futurs citoyens de la nation. Les questions qui surgissent se lient aux modes d'adaptation des textes provenant des contextes culturels différents, à des nécessités ethniques et à des principes pédagogiques spécifiques, en une époque pendant laquelle la consolidation culturelle et identitaire des états nations était primordiale. La communication mettra l'accent sur certains exemples d'altération culturelle et idéologique des textes (le rôle de l'histoire antique traduite et le rôle de la vie exemplaire).

Brigitte QUILHOT-GESSEAUME (IA-IPR Académie de Toulouse)

Atelier *Comment transmettre les œuvres en traduction dans l'enseignement de la littérature au lycée et à l'université ?* (coord.)

Etat des lieux de l'enseignement des littératures étrangères dans le 2nd degré : évolution des programmes des lycées généraux et technologiques, manuels, pratiques des enseignants. Propositions de quelques pistes d'ouverture.

Sophie RACHMUL (Université Bordeaux 3)

Table ronde *Des voix en partage : la traduction-communion*, Collectif *Passages*, Université Bordeaux 3

Christine RAGUET (Université Sorbonne Nouvelle)

« Traduire les variations vocales en littérature caribéenne »

L'oralité, une des caractéristiques essentielles de la littérature caribéenne, est très représentative du style d'Olive Senior, auteure jamaïcaine. Les voix de ses personnages, tout comme ses voix narratives, reflètent leur origine locale et sociale, leur sexe et leurs activités professionnelles, elles visent à créer un « effet de réel » qui n'est pas sans poser maints problèmes à la traduction quant au transfert de l'altérité en termes de musique du texte. Les références transculturelles polyvalentes peuvent causer la confusion dans les esprits des lecteurs des versions traduites. De surcroît l'effet d'ensemble est renforcé par la manipulation jubilatoire du langage, comme dans toute culture de tradition orale. C'est pourquoi la créativité du traducteur est à l'œuvre tout en fonctionnant au deuxième degré puisqu'elle fabrique de strates textuelles dans le but de reproduire hétéroglossie, hétérologie et hétérophonie, en éveillant les sens afin de susciter de nouvelles réponses des lecteurs. J'illustrerai cette étude à partir des deux recueils de nouvelles que j'ai traduits.

Danielle RISTERUCCI-ROUDNICKY (Université d'Orléans)

Atelier Comment transmettre les œuvres en traduction dans l'enseignement de la littérature au lycée et à l'université ? (coord.)

« L'enseignement de la littérature comparée dans le cadre des échanges Erasmus »

Je présenterai une expérience en cours : l'établissement d'un programme commun de littérature comparée entre le cours de littérature française en 4^e année de licence de l'Université d'Istanbul et le cours de littérature comparée en 3^e année de licence de l'Université d'Orléans. Seront décrites les diverses étapes de ce projet : historique, programme, déroulement des séquences (une partie sous forme de visioconférences), échange des enseignants, évaluation (travaux « canoniques » respectant les critères des universités respectives d'une part, et travaux « créatifs » communs qui feront l'objet d'une exposition d'autre part, difficultés et obstacles rencontrés (s'il y en a !!!).

Nicole ROBINE (Docteur d'État, IJBA)

Hommage à R. Escarpit

Delphine RUMEAU (Université Toulouse - Le Mirail)

« Traduction, appropriation et revendication : l'exemple de Walt Whitman traduit en espagnol et en français par des poètes »

L'œuvre du poète américain Walt Whitman a été l'objet de multiples appropriations au XX^e siècle : son héritage est revendiqué par des poètes fort différents, qui construisent leur affiliation à l'aune de leur propre esthétique. Or, du moins en espagnol et en français, ce sont ces mêmes poètes qui ont livré les traductions les plus connues de Whitman. Il s'agit alors de comprendre en quoi la traduction médiatise un débat esthétique, entre Borges et Neruda par exemple. Les traductions françaises ont de leur côté souvent valeur de manifeste, de l'anthologie publiée en 1918, qui rassemble des traducteurs aussi variés que Gide, Larbaud ou Laforgue, à la retraduction de l'intégralité des *Feuilles d'herbe* par Jacques Darras. Cette communication se concentrera donc sur les stratégies d'appropriation du traducteur poète et sur la fonction de manifeste poétique de la traduction.

Zoé SCHWEITZER (Université de Saint-Étienne)

Atelier Traduire aux siècles classiques : que pensaient-ils devoir transmettre ?

« Découvrir une langue, traduire une œuvre. L'exemple de *Merope* et *Sansone* de Scipione Maffei »

Evangelhia STEAD (Université de Versailles-Saint-Quentin)

« La littérature comparée comme traduction, récréation, commentaire » (corpus de la *Seconde Odyssée*)

La communication examinera les liens entre traduction littéraire, création et commentaire à partir du corpus de la *Seconde Odyssée*. Celui-ci implique deux textes majeurs dans la tradition européenne, l'*Odyssée* (chant XI) et l'*Inferno* (chant XXVI), repris par quinze textes en six langues modernes aux XIX^e et XX^e siècles. Elle s'appuiera sur l'expérience du volume *Seconde Odyssée : Ulysse de Tennyson à Borges, textes réunis, commentés et en partie traduits par Evangelhia Stead* (Grenoble : Jérôme Millon, 2009), édition bilingue du corpus moderne (originaux en six langues en regard de traductions en français, suivis de commentaires). On soulignera combien la traduction se lie étroitement à la création à l'intérieur de ce corpus, dans la pratique des auteurs eux-mêmes, souvent traducteurs et commentateurs en même temps que créateurs. Le lien entre traduction et création conduit non seulement à une littérature à penser dans la longue durée comme un travail de transmission, mais détermine aussi des choix poétiques, métriques, et métalittéraires significatifs dans les œuvres. Elle lie le métier des lettres à un travail sur la langue et les langues, et la création à la tradition. Dans le cas de la *Seconde Odyssée*, l'ambiguïté du sens et la langue de feu sont des motifs cardinaux, dès l'*Odyssée* et l'*Inferno*. Traductions et textes de création relèvent ce défi en privilégiant l'ambivalence et la variabilité, qui deviennent une force vive des œuvres. La traduction est ainsi récréation, mais aussi sens multiple, se liant organiquement au commentaire. En quoi la traduction et le commentaire sont tous deux essentiels au travail du comparatiste ? La communication s'appuiera sur l'expérience de ce livre pour proposer la littérature comparée comme récréation : étude des textes dans l'original et en traduction, nécessité de retraduire lorsque de nouveaux sens émergent et s'imposent, mise en rapport des œuvres en plusieurs langues à travers le temps, le commentaire, part organique de la traduction, devenant creuset du sens et initiation

pour le lecteur. Cette initiation, pensée pour le grand public averti, et non seulement pour le public savant, est ce que nous pourrions transmettre.

Myriam SUCHET (CERCC, ENS Lyon)

Table ronde *Événements de traduction* (coord.)

« Textes hétérolingues, textes traduits : événements d'énonciations. Pour un comparatisme différentiel »

(1) *Natura abhorret a vacuo* (2) La littérature a horreur de la traduction. La seconde proposition, fautive s'il s'agit de traduire la première, sonne juste en elle-même. La traductibilité d'un texte n'est-elle pas inversement proportionnelle à sa littérarité ? Nous souhaitons pourtant établir la pertinence de la traductologie pour la poétique des textes et l'élaboration d'un comparatisme différentiel. Penser le monde contemporain exige des outils pour saisir la différence plus encore que la diversité (Bhabha). En tant que comparatiste, nous ne lisons pas le texte traduit à la place du texte de départ mais à ses côtés, dans un rapport de complémentarité et non de substitution. Cette lecture contrastive met en évidence une adresse spécifique à la traduction. Le fraying de la parole, l'« événement figural » (Jenny), n'est pas réitérable. Le texte traduit est le produit d'une énonciation dont l'instance est difficile à situer. Ici, quelqu'un parle qui n'est pas le « je » du texte de départ mais qui parle *en son nom*. La question de l'écart ou de la fidélité devient un enjeu éthique et politique. Cette proposition, étayée par l'analyse de différentes traductions d'un poème hétérolingue de Paul Celan, travaillera en résonance avec l'ensemble de la table ronde.

Virginie TELLIER (Université de Bourgogne)

« De Lenore (1773) à Lenora (1831), traduction et création dans l'œuvre de Vassili Joukovski »

La « Lenore » de Bürger (1773) fut adaptée par Joukovski à deux reprises, sous les titres de « Lioudmila » (1808) et « Svetlana » (1812) avant d'être traduite en 1831 sous le nom de « Lenora ». Il s'agira de dégager les principes de Joukovski, dans ce genre particulièrement difficile à traduire qu'est la poésie versifiée et de réfléchir aux notions de style et de création : on tâchera de montrer que les traductions de Joukovski sont des variations éminemment personnelles, qui entretiennent des relations étroites avec son œuvre poétique originale. Cette réflexion conduira à s'interroger sur la pertinence d'une traduction française des œuvres de Joukovski, ce qui n'a jamais été entrepris de manière systématique jusqu'aujourd'hui. Enfin, on réfléchira à l'importance des traductions de Joukovski dans le patrimoine culturel russe, et donc au rôle que revêt la traduction à l'époque romantique. On pourra à ce propos esquisser une comparaison avec les versions proposées par Nerval (1830 et 1840).

Marie-Hélène C. TORRES (Universidade Federal de Santa Catarina)

Table ronde *Traduction et culture*

« Les traductions et leur fonctionnement dans les cultures »

Mes réflexions débutent par le rôle de la traduction dans les cultures, principalement envisagée par le biais des théories de Toury, Lambert, Venuti ou encore Berman. Ensuite, j'essaie de montrer comment se présente la traduction au Brésil au cours des quarante dernières années à partir de recherches spécifiques sur les œuvres françaises traduites.

Yen-Mai TRAN-GERVAT (Université Sorbonne Nouvelle)

Atelier *Traduire aux siècles classiques : que pensaient-ils devoir transmettre ?* (coord.)

Cet atelier s'intègre dans les travaux en cours du volume « XVII^e-XVIII^e siècles » de l'*Histoire des Traductions en langue française* (dir. Yves Chevrel et Jean-Yves Masson), dont la publication est prévue au début de l'année 2013 (HTLF 17-18, Coordination, Y.-M. Tran-Gervat, Annie Cointre). La thématique du congrès nous permet d'inviter les collaborateurs comparatistes du volume HTLF 17-18 à réfléchir plus particulièrement sur la notion de « transmission » : cette notion apparaît-elle, implicitement ou explicitement, comme une motivation de l'activité de traduction aux siècles classiques ? Des différences se font-elles jour à cet égard, selon la période considérée, selon les genres ou les domaines intellectuels concernés, selon la personnalité des traducteurs ?

Ibon URIBARRI ZENEKORTA (Université du Pays Basque, UPV/EHU)

avec Cristina Jarillot Rodal

« Politiques de la traduction dans un environnement multilingue »

Des études récentes en traduction historique ont montré que tandis que la première chaîne de télévision basque a utilisé le doublage des émissions enfantines pour promouvoir et standardiser l'usage de la langue basque, la deuxième chaîne est en concurrence sur le marché plus large des chaînes de télévision espagnoles avec des émissions de fiction pour adultes. Le choix de produits à être diffusés pour des différents publics-cible reflète clairement une situation de diglossie par rapport à la distribution des langues, mais il sert aussi à illustrer les politiques gouvernementales de planification linguistique. Puisque la télévision basque est contrôlée par les instances politiques (pouvoir), la manipulation et l'idéologie sont alors clairement en jeu à la fois dans la sélection des émissions et dans le contrôle du type de langue (basque) utilisée lors de la traduction et du doublage des produits importés.

Georges VARSOS (Université d'Athènes)

« La traduction textuelle entre philologie et traduction : le cas homérique »

La communication concerne le rôle de la traduction dans le déploiement des traditions des textes anciens, voire classiques. Elle sera fondée sur une recherche en cours portant sur l'étude comparée de traductions sélectionnées des épopées homériques en différentes langues modernes (anglais, français, grec). Seront examinées, dans un premier temps, les relations et tensions éventuelles entre l'analyse philologique et la traduction du texte homérique. Par la suite, le problème sera posé de la portée des divergences entre les différentes traductions en chacune des langues concernées : dans quelle mesure et de quel point de vue ces divergences sont-elles significatives ? Que transmettons-nous exactement et en quoi s'agit-il effectivement d'« événements » de transmission ? La question, revisitée sous la double optique des remises philologiques et des déplacements traducteurs, déborde le champ de l'interprétation et de l'histoire culturelle pour donner sur celui d'une ontologie textuelle suggérée, entre autres, par la problématique de Walter Benjamin.

Anne-Gaëlle WEBER (Université d'Arras)

« La traduction des noms d'oiseaux : de la constitution d'une science par la traduction »

La constitution de l'ornithologie en une science, de 1750 à 1860, passe notamment par l'élaboration de classifications et de théories où la traduction de noms d'oiseaux joue un rôle primordial. Nous verrons, en étudiant non seulement les grandes « histoires naturelles » françaises et anglaises du moment, mais aussi les récits de voyages savants et littéraires contemporains, que la traduction des noms d'oiseaux et ses présupposés scientifiques et politiques, engagent un certain nombre de réflexions sur ce que peuvent signifier la « fiction » et la « littérarité » dans des textes réputés savants.

Enrica ZANIN (Université Marc Bloch, Strasbourg)

« Dante en France : traduire et transmettre *La Divine Comédie* »

Il s'agira d'analyser les stratégies adoptées par les traducteurs pour rendre accessible, aujourd'hui en France, la *Divine Comédie*. L'analyse portera sur les principales traductions du texte de Dante, et notamment celles par A. Pézard (1965), J. Risset (1985-90), M. Scialom (1996) et J.-C. Vegliante (1995-2007). On relèvera trois problèmes principaux liés à la transmission de la *Divine Comédie*. Premièrement, l'altérité non seulement linguistique, mais surtout idéologique et poétique du texte rend problématique la recherche d'une transparence traductive. Un deuxième problème concerne l'originalité linguistique et versificatoire de la *Divine Comédie* : il s'agira d'analyser les équivalences lexicales et métriques que les traducteurs adoptent pour préserver la spécificité du texte dantesque. Un troisième problème concerne l'obscurité délibérée du texte de Dante, qui entend présenter un objet intraduisible, qui dépasse tout langage (cf. *Paradis*, 33, v. 120). Ces analyses permettront de définir en quoi ces stratégies traductives, en construisant une image implicite du texte et de son auteur, conditionnent et orientent la transmission de la *Divine Comédie*.

Joachim ZEMMOUR (Université Bordeaux 3)

Table ronde *Des voix en partage : la traduction-communion*, Collectif *Passages*, Université Bordeaux 3